

jusqu'à ce que le seau soit à moitié plein ; on remue de nouveau avec la main et on lui présente à boire cette eau de son mélange.

Il faut avoir soin de remuer le seau de temps en temps, afin que le cheval avale le son on même temps que l'eau. Ce mélange lui rafraîchit la bouche et la gorge, il le met en état de manger avec beaucoup plus de facilité et l'empêche de se dégoûter du fourrage ou de l'avoine, dégoût qui arrive fort souvent aux chevaux qui font de longs voyages, quand on ne prend pas toutes ces précautions.

Vingt-cinq minutes suffisent ordinairement à une personne habituée à soigner des chevaux, pour exécuter tout ce que nous venons d'indiquer, et un voyageur qui ne s'y conformerait pas strictement, soit en le faisant lui-même, soit en recommandant de le faire devant lui, exposerait la vie de son cheval. Par ces soins bien entendus, on regagne bien le temps que l'on perd.

Quand le cheval a bu un demi seau d'eau de son, on lui donne à peu près la moitié de sa ration d'avoine ; on lui jette ensuite la quantité voulue de foin, et on l'abreuve un peu après. Au bout d'un quart d'heure on lui donne le reste d'avoine, et quelques minutes avant de partir, le demi-seau d'eau de son, de la même manière que nous l'avons déjà indiqué.

Lorsqu'on trouve en route une belle eau, on peut abreuver son cheval et le faire baigner jusqu'au-dessus des jarrets, afin de le faire rafraîchir et de le délasser, mais il faut, pour cela, avoir encore au moins de dix à quinze lieues à faire. En sortant de l'eau, on doit le faire marcher un peu plus vite qu'à l'ordinaire, afin qu'il ne se refroidisse pas. En le faisant baigner, on doit éviter de lui laisser mouiller le ventre, car on l'exposerait inévitablement à avoir de fortes coliques, qui presque toujours deviennent mortelles.

Quand un cheval se couche, on arrivant de route, aussitôt qu'il est débridé, ou qu'il cherche à se coucher, ou encore qu'il lève les jambes les unes après les autres, ne sachant sur laquelle se reposer, sans pour cela refuser de manger, c'est un signe évident qu'il souffre des pieds ; on peut encore reconnaître cette souffrance à la chaleur et à la sensibilité qu'il éprouve au toucher ; il faut, en ce cas, déferer le cheval, et si on voit en dedans du fer un endroit plus luisant qu'il ne doit être, c'est un signe probable que cette partie du fer porte sur la sole ; il faut alors le paier on cet endroit et faire fondre un peu de cire jaune sur une pelle à feu rouge et laisser couler la cire sur la partie de la sole, ensuite rattacher le fer et couler dans le pied du suif fondu avec de la poix noire et maintenir le tout avec des étoupes, etc.

Lorsqu'un cheval se trouve échauffé par la course et que l'on est obligé de s'arrêter, il faut le promener pendant quelques instants et ensuite éviter de le tenir dans un endroit humide et sur un terrain en pente où les pieds de devant seraient plus bas que ceux de derrière.

Il ne faut jamais se remettre en route sans avoir l'assurance que le cheval a été pansé à fond ; qu'il a mangé l'avoine, qu'il ne manque rien à sa ferrure ni à ses harnais ; ne le faire sortir de l'écurie qu'au moment de partir, et éviter de le laisser exposé à l'intempérie quand il ne marche pas.

Quand les chevaux de charroi ou de labour rentrent à l'écurie, on doit, s'ils sont on sueur, prendre les mêmes précautions que pour ceux qui arrivent de voyage. On leur nettoie aussi les pieds, et s'ils ont la corne mauvaise, on la leur graisse avec du suif ; on leur donne de l'eau de son ; on fait sécher, au soleil ou au feu, leurs harnais ; on nettoie les mors, et on regarde si quelque chose ne les a pas blessés, afin d'y remédier immédiatement.

Il existe encore beaucoup d'autres précautions qu'il serait bon d'observer, tant en voyage qu'à l'écurie, mais les circonstances seules et l'habitude de soigner les chevaux suffisent pour les indiquer.

Choses et autres.

Notre fête nationale.—Depuis quelques jours nous lisons avec infiniment de plaisir les comptes-rendus à l'occasion de notre fête nationale ; cependant nous regrettons que cet enthousiasme à l'égard de nos institutions, de notre langue et de nos lois soit de si courte durée, de la part d'un trop grand nombre de nos confrères de la presse canadienne ; car, disons-le en toute sincérité, plusieurs de nos confrères ne savent se maintenir au niveau de la haute et noble mission qui leur a été confiée, qui leur est dévolue.

Dans l'état actuel de la presse, est-ce bien le désir de voir notre pays grand, puissant et heureux qui dirige la plume de certains de nos écrivains ? Leurs écrits respirent-ils toujours les sentiments religieux, les sentiments de patriotisme, d'amour du bien public, qui naissent du désir ardent d'améliorer et d'affermir chaque jour davantage l'ordre par la morale religieuse et sociale, par l'instruction, le travail et l'économie, enfin par tous les moyens-principes qui doivent faire la prospérité, le bonheur de notre pays ? Ne sommes-nous pas forcé de répondre négativement, et de dire que trop souvent les passions politiques, l'intérêt sordide, sont les mobiles qui dirigent la plume de certains de nos confrères. Nous ne spécifions pas ; chacun de nous peut se reconnaître en se demandant à lui-même s'il est bien à la hauteur de la mission qui lui a été dévolue par la divine Providence, car nous aussi nous avons nos devoirs d'état à accomplir !

Les devoirs sociaux.—Les devoirs sociaux que Dieu exige de l'homme sont ceux du bon fils, du bon époux, du bon père et du bon citoyen. La société veut que tout bon citoyen soit attaché d'affection et d'intérêt à la grande famille nationale, comme il l'est à ceux de la famille particulière ; qu'il travaille constamment dans les vues de la plus grande prospérité du pays, qu'il ne néglige rien de tout ce qui peut faire sa force, sa gloire, élever sa puissance ; qu'il soit toujours prêt à tout lui sacrifier, même sa vie. Ce sont là les nobles sentiments qui seuls constituent le vrai patriotisme ; ce n'est pas par de vaines déclamations, de futiles discours et par d'injustes récriminations que l'on sert sa patrie. L'homme se doit tout entier à ses devoirs : bien servir sa patrie, en vivant honorablement et estimé de tous, est tout ce que doit rechercher, ambitionner le bon et vertueux citoyen. Rien n'est plus noble, plus digne que les sentiments du bien et d'amour de la patrie, lorsqu'ils sont bien compris.

RECETTES

Manière de guérir les blessures des bestiaux.

Si la blessure est d'une nature considérable, il faut la fermer de quelques points un peu éloignés les uns des autres, et l'entourer d'un bandage lâche en toile, mais non pour l'attacher, mais pour le tenir dans un état d'humidité constante, ce qui se pratique en tenant la toile sans cesse mouillée par l'application d'une eau claire et fraîche jusqu'à ce que la blessure, soit guérie. Ce traitement est également efficace pour les fractures ; dans ce dernier cas il faut on attacher les parties ensemble avec des éclisses, mais non trop serrées ; il ne faut pas laisser remuer la bête, et s'il se montrait de la chair baveuse pendant que la blessure se guérit, comme cela arrive souvent, il faudrait frotter la partie affectée pendant quelques jours avec de la pierre bleue, ce qui aura l'effet d'éloigner l'exorci-